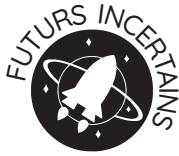


LEVER DE SOLEIL



© Lever de soleil de Noémie Wiorek, illustré par Anako/YBY Éditions - Épreuves non corrigées

LEVER DE SOLEIL

NOÉMIE WIOREK



Illustré par Anako

YBY
ÉDITIONS

© Lever de soleil de Noémie Wiorek, illustré par Anako/YBY Éditions - Épreuves non corrigées

NOTE DE L'ÉDITEUR

Cette œuvre comporte des passages ou contenus pouvant heurter la sensibilité du public : dépression, abus de faiblesse, drogue et dépendance, mort et scènes de violence.

PROLOGUE

On ne pouvait pas réellement comprendre le poids du soleil avant d'avoir foulé du pied le sable du désert égyptien. Surtout en l'an 2071. Henry McMarty le comprenait mieux que quiconque à présent, cruellement agressé par des rayons triomphants. Il épongea son front luisant de sueur. Au-dessus de la mégalopole de Parisia, l'astre restait timide derrière le brouillard de pollution et les cumulonimbus de pluies acides. Ici, il régnait sans partage, despote mégalo-mane. Cela agaçait prodigieusement le jeune archéologue, mais toujours moins que les scarabées qui se posaient parfois

sur ses avant-bras. Pourtant, il ne se lassait pas d'observer l'immense étendue de sable qui se contractait sous les caresses du vent et formait des nuages de poussière vaguement menaçants au loin. Henry se serait presque imaginé être l'un de ces explorateurs zélés des anciens siècles, partis sur des chameaux vers l'inconnu pour déranger les pharaons dans leur éternité. Mais c'était à Indiana Jones, un archéologue pourtant imaginaire, qu'allait sa préférence. Inspiré, il avait acheté un fédora pour l'occasion.

Jamais Henry n'aurait pensé pouvoir découvrir ces terres tant fantasmées, tant étudiées, tant arpentées en esprit et par simulation virtuelle. Cet instant de contemplation se trouvait légèrement assombri par la fourmilière d'ouvriers évoluant autour de lui. Depuis des années, il traînait avec peine son diplôme d'archéologie, et cette fantaisie de parcours lui avait finalement valu d'être recruté par Incop Transgene. Ce que les dirigeants de cette

multinationale tentaculaire, perchés au sommet de leurs buildings aux vitres à intelligence solaire, pouvaient bien vouloir aux derniers vestiges de l'Histoire, il l'ignorait. Il les méprisait un peu. Un projet d'une telle envergure – pharaonique, pour ainsi dire – le rendait même méfiant, mais il n'allait pas cracher sur ce travail ; sa langue était trop sèche de toute façon. Son œil d'expert embrassait la masse qui s'élevait de terre au fil des jours et qui retrouvait enfin la lumière. Malgré ses vêtements s'adaptant à la température ambiante, Henry commençait sérieusement à cuire. Cependant, ce contact avec la nature lui faisait certainement du bien, contrairement à tous ces bureaucrates endimanchés qui attendaient des résultats. Les gens ne prenaient plus la peine de sortir des grandes villes pour contempler le monde ; *a fortiori* ce monde perdu.

Un des responsables techniques s'approcha soudain de lui. Sa combinaison blanche et ses lunettes bleues

détonnaient un peu dans le paysage ocre. Henry pensa aussitôt aux films de science-fiction des décennies passées.

— Nous avons presque atteint la porte. Vous feriez mieux de venir.

Ce n'était pas de refus. En se retournant, il sentit une morsure brûlante sur sa nuque découverte. Non, on ne pouvait pas comprendre la nature du soleil avant d'avoir foulé ce pays. C'était un roc en fusion, implacable, maintenant vicieux, qui l'attaquait par-derrière tandis qu'il descendait dans le souterrain creusé par les ouvriers avec leurs scies laser.

Empilement de blocs de pierre grossière, la structure dégagée du sable accumulé là depuis des millénaires présentait une forme cubique assez quelconque. Henry se sentait un peu déçu par sa taille moyenne et par son aspect primitif. Manifestement, aucun pharaon ou roi antique ne l'attendait à l'intérieur ; tout laissait présager un bâtiment funéraire plus classique, quoique très ancien. Toutefois, l'isolement total de

cette sépulture, située au plus profond du désert, demeurait un mystère.

À présent, la porte principale était presque entièrement excavée et des techniciens en combinaison blanche se concentraient sur les deux statues qui encadraient avec rigidité l'entrée. Henry aurait aimé qu'elles lui en apprennent plus sur les occupants des lieux, mais leurs têtes manquaient à l'appel.

Le soleil ne faiblissait toujours pas dans le ciel, tandis que Henry prenait son repas de pilules protéinées à l'écart de l'équipe. Il lui sembla apercevoir au loin la petite ombre d'un fennec. Les capteurs se mirent soudain à s'affoler et chacun se dirigea vers l'entrée du mastaba. Un expert observa un instant sa machine et déclara :

— La structure de cette tombe n'est pas conforme aux prévisions, ni aux constructions de l'époque.

Cela, Henry aurait pu l'affirmer après un simple coup d'œil. Néanmoins, les spécialistes s'appuyaient aveuglément

sur leurs appareils pour travailler. Henry avait rarement contemplé des mains aussi pâles dans de telles expéditions. Collaborer avec des ingénieurs n'était certainement pas dans ses habitudes, surtout s'ils venaient d'une boîte de cette envergure. Ils échangeaient des regards entendus, opinaient discrètement du chef, comme si toutes ces informations d'apparence anodines confirmaient un pressentiment. Ou le but même de cette prospection. *Quelle générosité de la part de cette entreprise ! railla-t-il intérieurement. Tout le monde semble obsédé par la course au futur. On abandonne le passé comme autant de pierres dans le désert... Que croient-ils ?*

Le responsable du projet intima alors d'un geste à son équipe, dont Henry, de s'approcher de la porte d'entrée obstruée. Ils se mirent à découper minutieusement les blocs à l'aide de scies laser qui éclairaient leurs visages comme ceux de chirurgiens. L'opération dura très peu de temps et, bientôt, une bouche béante de

ténèbres ancestrales s'ouvrit devant eux. Équipé d'un masque filtrant, Henry aurait voulu apprécier l'émotion de ce moment, respirer l'air qui s'envolait de la crypte comme une fragrance rare et exotique, mais le chef des opérations, un homme très grand aux petites lunettes fantaisistes, se détacha aussitôt du groupe.

— Voilà, mon vieux, vous allez pouvoir arrêter de vous tourner les pouces et enfin vous mettre au boulot, au lieu de regarder béatement le paysage.

Piqué au vif, Henry se contenta de serrer les poings et de s'engager à la suite de ses collègues. À la place de torches enflammées, ou même de simples lampes, ils allumèrent des plaques de néons qui illuminèrent leur chemin jusqu'au plafond. Cela rompit le charme de l'endroit pendant un court instant.

Sensation immédiatement balayée.

En un pas, Henry sentit qu'il foulait une autre époque. Son esprit rationnel ne croyait pas aux malédictions ou aux phénomènes ridicules affectant les anciens

explorateurs – des ignorants follement superstitieux. Le lieu souffrait peu des marques du temps et aucun insecte ou animal ne vint se précipiter vers la vive lumière du jour, ni aucune bête terrifiante et ténébreuse née dans ce cocon rocheux. Le soleil entrait pour la première fois depuis des siècles et léchait avec timidité les vieilles pierres. Toutefois, c'était un endroit étrange que cette première pièce, normalement constituée d'une chapelle en l'honneur du mort ; ici reposaient déjà deux imposants sarcophages minéraux. Pas de salle d'offrandes pour garantir un sommeil apaisé.

Henry n'eut pas besoin de plisser des yeux pour constater l'absence totale d'ornements et de hiéroglyphes : une chambre nue. Pas de photos à poster sur le Flux. Plus déçu qu'intrigué, il se demanda sur quelle sépulture il venait de tomber. Avant même l'âge archaïque, l'hommage aux morts s'avérait fondamental pour la renaissance des âmes. Les Égyptiens n'échappaient pas à ces croyances d'un

autre temps, et l'absence totale de marques de respect témoignait dans tous les cas d'une relation complexe avec les momies. Il fit mollement part de ses premières remarques à ses collègues, qui notèrent sans tarder ses conclusions, ce qui le mit fort mal à l'aise. Néanmoins, frissonnant d'excitation, il se concentra sur le principal : ce trésor sans or qu'était le contenu de ces sarcophages. Sans attendre, des ingénieurs posèrent leur matériel autour des tombes et analysèrent la pierre. Rien d'étonnant, sauf une exceptionnelle ancienneté. Henry aurait aimé un moment plus solennel, plus silencieux, mais les scies laser commencèrent à découper impitoyablement la roche, et il se dit qu'il ferait mieux de réfléchir à la manière de romancer cette prise de contact avec les morts. Les scientifiques scannèrent le tombeau et enregistrèrent toutes les informations nécessaires dans leurs bases de données portatives. La nostalgie, couplée à la chaleur, provoquait chez Henry d'assommants battements aux tempes.

Avec l'émotion froide des grands explorateurs, ils soulevèrent le premier couvercle de pierre grâce à des leviers magnétiques. Henry retint son souffle. Une coque de bois, non anthropomorphe, se révéla à leur regard. Cette fois, des inscriptions apparaissaient sur la surface polie ; pas exactement des hiéroglyphes. Elles dataient visiblement d'avant l'Ancien Empire, mais l'écriture restait incompréhensible. À présent, Henry trépignait d'impatience d'ouvrir le tombeau. Il essuya une goutte de sueur qui dévalait l'arête de son nez. Les techniciens prirent leur temps pour exécuter de nouveaux clichés détaillés. Aucun vase canope. Henry commençait à se demander pourquoi on avait clairement enfoui avec précaution des personnes qui ne méritaient pas de tels honneurs, des roturiers. Pendant ce temps, il observa le fond de la salle et distingua les contours d'un puits : d'autres pièces s'offraient à eux, peut-être plus intéressantes.

Enfin, l'intérieur révéla une momie soigneusement enveloppée. *Une belle dans son habit d'éternité*, songea-t-il. Un expert fit jouer l'un de ses appareils avec sérieux et déclara, au bout d'un certain nombre de bips excités :

— Femelle, siècle inconnu.

L'ouverture du second sarcophage se fit avec plus de fébrilité encore, plus rapidement aussi. Une momie en tout point identique apparut. Sans attendre, les ingénieurs se penchèrent vers le puits. Cette tâche durerait un moment et Henry s'assit au bord du tombeau de pierre, au-dessus du premier corps. Son expertise paraissait être de la poudre aux yeux à présent. Amer, il se demanda dans quelle mesure Incop avait menti en prétendant avoir découvert ce site par accident lors de l'exploitation des sous-sols miniers.

J'espère qu'elles ne me maudiront pas pour les avoir dérangées, se moqua-t-il. Les momies devaient sommeiller depuis si longtemps, confortablement enroulées

dans ces bandes presque propres. Il n'arrivait pas à voir autre chose en elles que des endormies. Pour calmer son impatience, qu'il ne pouvait assouvir à cause de l'agitation des techniciens, il se mit à observer le plafond de la première salle, en réfléchissant : aimait-il réellement ce métier, et cela avait-il encore un sens de s'acharner ?

La descente vers la deuxième pièce s'effectua en début de soirée, car il fallait attendre que la roche découpée soit évacuée. Le soleil brillait un peu moins, certainement épuisé par les efforts déployés pour rôtir l'équipe d'archéologues. Cette fois, plusieurs tombeaux s'alignaient dans la salle : une demi-douzaine, dans le même dénuement. Henry sentait à présent une irritation chez ses collègues, mais aussi une fébrilité dépassant le simple intérêt scientifique. Il hésitait maintenant à ouvrir les tombes. Un étrange pressentiment le saisit, lui qui se prenait pour un esprit tout à fait rationnel. Le soleil devait lui avoir grillé la peau, ses capteurs géraient mal

la chaleur. Plus personne ne s'aventurerait si loin dans le désert.

Le premier sarcophage résista. Cette fois, la pierre grinçait de mécontentement. Des fissures strièrent les côtés du tombeau, de la poussière de roche se détacha. Henry soupira intérieurement devant un tel gâchis, mais ses puissants mécènes ne s'intéressaient qu'au contenu. Qui ne tarda pas à rencontrer l'aveuglante lueur artificielle des néons. Elle martyrisait aussi les nerfs de Henry. De petits points noirs parasitèrent son champ de vision. La coque du tombeau paraissait étrange, déformée. La chaleur le prit à la gorge, nourrie par ce trop-plein d'excitation. Il lui sembla que le soleil venait de s'inviter dans la pièce, comme un ami qu'on attendait depuis longtemps. Et qu'une présence s'incrustait également dans son crâne. Un regard, de la colère. De la haine. On saisit le corps, on le révéla. Sacrilège. Le sang de Henry paraissait maintenant bouillir dans ses veines, mais cette chaleur le rendit plus vivant que jamais,

dans cette tombe si fraîche. Des gouttes perlèrent de ses paumes ravagées par ses ongles. Des crocs apparurent sur le couvercle et rirent narquoisement face à leurs efforts. Devant leur crime. Tout prenait un sens, qui ne devait pas être perverti. Le bois chuchotait, suppliait. Oui, Henry écouta, tandis que tout son être se consumait sous le soleil intérieur. La voix de l'astre lui murmura de suivre la voie du sang, pour que puissent encore dormir une éternité les secrets de ce lieu.

Pour faire cesser cette mascarade, ses doigts trouvèrent le cou du technicien le plus proche.



« En raison d'une fort mauvaise préparation, notre estimé archéologue, Henry McMarty, souffre d'une insolation aiguë de type hallucinatoire dont il peine encore à se débarrasser aujourd'hui. Toutefois, Incop Transgene tient à rassurer tout le monde : les recherches ont été un véritable succès et notre firme

sera ravie de vous présenter le fruit de ses explorations lors d'une prochaine exposition. Nul doute qu'il s'agira d'un événement sensationnel, exceptionnel. Unique, à bien des égards. Retrouvons maintenant... »

— Izia, est-ce que tu pourrais m'écouter une seconde, s'il te plaît ?

La voix lointaine, habituelle, perça sa bulle de tranquille concentration, flèche cruelle.

Difficile pour Izia de ne pas sursauter. L'aigreur du ton ne cachait pas des notes désespérées. Elle détestait quand Alice parlait ainsi. Cela annonçait de la douleur, des ennuis. Des disputes, surtout. Agacée, Izia arracha avec regret son regard de l'écran cathodique, quasi antique, qu'elle fixait depuis plusieurs heures. Une crampe à la main à force d'avoir pianoté, elle délaissa la passionnante interview d'un archéologue d'Incop Transgene qui promettait l'organisation d'une exposition incomparable. Des mensonges qu'elle prétendait boire

comme du petit lait et que ses amis virtuels lui relayaient avec force ironie.

— Je t’entends, Alice, soupira-t-elle. Mais arrête de crier, ce n’est pas comme ça que je vais m’intéresser à ce que tu me dis...

Soudain, écran noir ; le mutisme d’une machine arrêtée en pleine action. Plus d’agréable ronronnement ni de frémississement des câbles entortillés en nids épais, juste un intolérable silence. Devant le vide abyssal, Izia fulmina sur son siège. Ses yeux sensibles mirent un instant à se familiariser avec l’obscurité ambiante, quand bien même il s’agissait de ses ténèbres habituelles. Seuls les contours de la silhouette d’Alice se détachaient de la pénombre, soulignés par les lueurs des néons de son appartement. Pourtant, Izia sentait la profondeur de son regard percer les ombres pour se planter droit sur elle, couteau de saphir. Un frisson passa sur sa peau et elle fut aussitôt sur la défensive :

— Putain, Alice ! C’était important ! J’étais en train d’écouter...

Elle détestait quand Alice utilisait les ondes psychiques de sa puce sur ses machines qui, malgré leur vétusté, pouvaient encore se connecter aux réseaux principaux. Elle jurerait qu’un mal de tête sourdait déjà sous son front. Maudite technologie mentale.

— Quoi, encore ? Un gourou qui parle d’énergie mystique ? Un reptilien camouflé ? Une invasion d’aliens ?

Rien de plus que le discours officiel des médias, mais le sarcasme d’Alice alimenta sa fureur. Elle ne comprenait pas. Ou plutôt, ne voulait pas comprendre. Les gens chérissaient le confort de leur propre aveuglement. Ils appréciaient plus que tout la soupe que leur servait le gouvernement, surtout de la bouche de représentants au sourire mielleux, vantant les mérites d’une firme internationale. Izia sentit une bouffée d’impatience la saisir, jamais totalement désamorcée par l’amour qu’elle éprouvait pour Alice. Cela s’accumulait, comme la gorge d’un crapaud qui gonfle. Parfois, elle se

demandait si sa compagne ne prenait pas plaisir à alimenter le conflit, à déstabiliser la structure de leur couple et à réveiller le pire. Chez l'une comme chez l'autre.

Izia se savait mesquine.

— Cela ne sert à rien d'être agressive. Je peux tout t'expliquer depuis le début. C'est un tout. Rien n'est laissé au hasard...

Un silence glacial lui répondit. Cette facette d'Alice l'emplissait assez de colère pour lui donner des palpitations cardiaques. Personne ne pouvait lui marcher sur les pieds ou lui imposer sa volonté. Cette force la tétanisait autant qu'elle la galvanisait. Les mots, d'ordinaire si fluides, si assurés, se firent maladroits dans sa bouche :

— Tu ne te rends pas compte. Ça dépasse tout ! C'est là, parmi nous, depuis le début... C'est encore un coup d'Incop...

Alice s'approcha doucement, un centimètre par syllabe. Son ongle, d'une couleur sombre, tapota la surface dure de l'écran ; Izia ne put s'empêcher de

hoqueter d'offuscation. La tristesse fit fondre le métal froid de ses yeux.

— Ma boîte n'a rien à voir avec ça. C'est une excuse que tu te cherches.

— Il faut bien que quelqu'un comprenne !

— Justement, Izia. Ça, c'est derrière, c'est loin. Moi, je suis là.

Et pourtant. Avec les lumières diffuses, Alice ressemblait à un fantôme, évanescence. Izia voulait la serrer dans ses bras pour s'assurer de sa présence, de sa tangibilité, pour qu'elle ne parte pas. Car elle devina en un instant que c'était l'intention de sa compagne. Ses paupières papillonnèrent furieusement. Pour chasser des larmes ou dissiper les points noirs qui piquetaient sa vue ? Alice resta silencieuse, les bras croisés contre sa poitrine ; Izia remarqua soudain qu'elle portait son costume pour aller travailler, celui qui la comprimait tant et la transformait en une poupée bureaucrate. Barbie édition chargée de comm, fournie avec ses accessoires. Son propre fiel l'étouffa autant

qu'il la nourrit. Une inconnue. Qui attendait quelque chose. Izia ne savait pas quoi. Elle refusait de l'entendre. Ses yeux la fixaient, la fouillaient. Elle devinait qu'Alice consultait en même temps des archives à travers le Flux, via une impulsion mentale qui laissait sa bouche légèrement entrouverte. Un puits d'où sortit un monstre hideux :

— C'est fini. Je ne peux plus vivre comme ça. Comme dans un terrier, comme un animal traqué alors que personne ne nous en veut.

— C'est ce que tu crois, tu...

— Quand bien même il y aurait une surveillance mondiale qui chapeauterait un complot planétaire, qui s'intéresserait à toi, ma pauvre petite Izia ?

Touchée, coulée. Son orgueil s'effrita. Le flot d'arguments se mêlait aux suppliques, rien ne sortait. Alice n'avait plus de dureté, de sévérité, plus qu'une indifférence lointaine, encore plus violente pour Izia. Elle se détachait, déjà. Pourtant, Izia n'arrivait pas à bouger.

— J'espère que tu seras heureuse, Izia. Mais j'en doute. Parfois, je me dis que tu ne fais pas partie de ce monde. Tu vis dans des rêves toxiques.

Elle hésita, un instant. Son regard agrippa le sien. Elle contemplait une tasse, cette vieille tasse qu'elle emmenait partout avec elle et oubliait toujours ici. En forme de cactus biscornu, la tasse avait appartenu à sa mère. Izia eut un pauvre sourire. Un cadeau empoisonné qu'Alice lui céda pour sa collection, son bric-à-brac. Cette dernière la considéra avec mépris d'un seul coup d'œil. Chaque bibelot attirait son opprobre et éloignait à chaque fois un peu plus le spectre de l'amour.

Puis, la porte claqua. Un silence de plomb tomba sur Izia. Les lumières des néons ne s'accrochaient plus à rien. La poitrine serrée, de plus en plus compressée, elle se précipita sur ses machines pour les rallumer à la main, appuyant de l'index sur tous les boutons. Ses petits jouets, ses vieilles bécanes raillées de

tous. Le ronronnement emplît de nouveau la pièce, ses oreilles, mais pas son esprit. Ce son filait comme une rivière, dont l'image idyllique s'opposait aux canaux d'égouts serpentant en ville. *Tout ira bien. Ce poinçon au cœur ne durera qu'un instant.*

Certainement. Alice reviendrait. Comme toujours. Ces coups de sang coloraient ses joues d'une manière adorable. Cependant, cette fois, il n'y avait pas que de la colère, aussi de la tristesse. Elle laissait son empreinte dans l'appartement. Dans son costume, Alice se donnait de grands airs de dame du monde. Ce monde corrompu, pourri jusqu'à la moelle, Izia le lui donnait.

Elle s'en foutait. Essayait de s'en convaincre, du moins.

Oui, Izia méritait mieux. Quelqu'un qui la comprendrait vraiment. Au début, pourtant... Alice riait, d'un rire aussi rare et mélodieux que le chant des oiseaux. Elle regardait avec elle ses vidéos, commentait à ses côtés, s'énervait. Voulait

soulever la réalité. Elle voyait l'injustice de la société. Puis, sa vision s'était brouillée. Le voile de la routine. Il recouvrait toujours tout. Elle s'était noyée, happée. Comme tous, comme trop. Un cadavre de plus dans la rivière. Izia ne pouvait qu'observer son corps partir à la dérive.

C'était cette boîte de merde, ce nouveau travail qui était monté à la tête d'Alice, sa fée. Des pourris, du début à la fin. Malgré ses réticences, Alice avait décidé d'accepter l'offre d'emploi – « il faut bien bouffer, il faut bien de la stabilité pour avancer ». Une fausseté, une vue de l'esprit toxique. Si Izia, en dépit de ses efforts, n'avait pas pu la protéger, elle sauverait les autres. Quels autres ? *Tous les autres, tous les aveugles.* Ses doigts pianotèrent tous seuls pour exhumer toutes les infos qu'elle voulait, qu'elle cherchait, pour aller plus loin que ces dernières nouvelles sous le soleil égyptien. Un frémissement secouait les réseaux. Sa méfiance naturelle rejetait les beaux discours et les sourires assurés,

surtout venant de cette firme. Elle écarta aussitôt toutes les informations en provenance des sources officielles, susurrées sur le même ton doucereux. Cet adorable ramassis de conneries. Incop Transgene avait toujours été une entreprise louche. Très louche. Entre le clonage récréatif, le monopole sur l'industrie pharmaceutique et les accointances avec le gouvernement, elle était une hydre géante aux gueules avides. Izia déterra des complots, des rapports contradictoires, des vidéos enflammées. Ses yeux la piquaient ; elle les essuyait, mais ce n'étaient que des larmes causées par la lumière vive des écrans. Rien d'autre. La nuit s'étirait, elle le sentait, même si les stores restaient fermés. Il fallait tenir.

Ça bruissait sur les vieux réseaux, le repère de ceux qui savaient. La vérité, il fallait la mériter. C'était le cas. Montrer patte blanche. Plus rien ne la retenait à présent. Plus aucun poids.

Erreur fatale. Sa main se tendit spontanément vers le *slow*. Un sursaut

de honte et de terreur l'électrisa. *Non, pas ça*. Elle avait réussi, elle avait arrêté. Se plonger dans les yeux d'Alice, ces petits lacs gelés, avait atténué le manque. L'avait comblée.

Le silence fondit sur elle. Le dégoût d'elle-même qu'Alice avait éloigné revenait. La bile montait dans sa gorge. Elle se moquerait. Rirait d'elle. Mais qu'y pouvait Izia ? Les médocs soutenaient les âmes de tous, ici. Tous drogués. Incapables de survivre seuls, sans aide. C'était ainsi depuis son adolescence, l'âge où chaque expérience se voulait aussi excitante qu'en opposition avec l'ordre établi, où l'on ne se rendait pas compte qu'en réalité, l'on s'enfonçait dans un conformisme pathétique. Elle, au moins, était lucide. S'en faisait une force. Pour qui, pour quoi étaient ces larmes sur ses joues ? Elle les essuya avec rage. Izia pouvait se lâcher désormais, Alice n'était plus là. Croquer dans les pilules avait un goût d'interdit et de soulagement. De lâcheté doucereuse.

Plonger dans le Flux devint une nage aussi libre qu'hypnotique. Son esprit libéré de toute contrainte trouva vite ce qu'il souhaitait.

Lui, il avait une bonne tête. Ce fameux Henry, subtilement critiqué dans les médias. Il tranchait avec l'autre archéologue qui s'extasiait sur le mastaba en arrière-plan, promettait des découvertes sensationnelles, désigné comme expert seulement par un bandeau en bas de l'écran, sa moustache trempée de sueur l'apparentant plutôt à un étudiant fraîchement promu. Henry présentait un visage émacié, rougi par les coups de soleil – l'air égyptien ne lui réussissait pas. Un indice arracha un léger sourire à Izia. Le symbole d'un œil, dans un coin de la vidéo. Le logo de Veritas. Alors, cet archéologue se voyait adoubé par ce groupuscule si respecté, si puissant. Intéressant.

D'une voix calme, presque paisible comme celle des sages, il prétendait détenir des secrets. Cela, ils le disaient tous.

Plus que ses paroles, ses traits intriguaient Izia. Quel soleil avait pu ainsi lui infliger de telles plaques rouges, de telles cloques fumantes ? Pas celui de cette ville. C'était un astre bien plus cruel. Izia voulut rire. Raison de plus de ne jamais sortir de chez elle et de rester là, dans ses ombres qui empestaient la poussière de câble.

Mais il y avait autre chose que la fureur de la brûlure sur son visage, un relief bien plus douloureux. Un écho. Elle se rapprocha de l'écran. Les paroles avaient quelque chose de réconfortant, de doux : un cocktail qui allait bien avec le *slow*, un enrobage sucré qui l'attira avec lui, dans ce désert si lointain... Les piques de haine de cette voix l'atteignirent plus profondément que la tristesse. Tout comme la fièvre de son regard, qui rendait ces yeux humides d'instabilité. Elle plongea dans ces pupilles et but leur folie. Veritas. Henry McMarty. Le mastaba.

La nuit serait longue. Elle durerait des semaines.